

## **La CF, cadeau de ceux qui ne parlent pas à ceux qui parlent.**

Une soixantaine de personnes étaient là, le 10 novembre 2007, dans la grande salle de la Fondation St George, à Yverdon, pour écouter Marie Vialard-Hauser.

Marie Vialard, 38 ans, riche d'une lourde et forte expérience. Une mère de famille éduquant ses trois enfants et interrogée fortement par le polyhandicap et la cécité de sa fille Lucile, 12 ans. Une combattante qui nous a livré, à la fois, ses cris de désespoir et son enthousiasme confiant et plein de reconnaissance dans son livre récent "Tu nous a ouvert les yeux".

Dès les premières phrases, ce 10 novembre au matin, on sait qu'on sera entraîné dans le sillage d'une aventure extraordinaire, d'une richesse incomparable et qu'on ne peut pourtant souhaiter à personne. Une "épreuve du feu", nous dit Marie. Elle clame pourtant que c'est une chance pour elle d'être la mère de Lucile.

Cette chance, il lui a fallu du temps pour la percevoir. Il lui a fallu passer par la révolte compréhensible de la mère blessée et désemparée. Il y eut l'incompréhension rencontrée chez les professionnels, la jalousie ressentie par rapport aux autres mamans, l'impression que c'est injuste, que cela n'a pas de sens et qu'on se trouve devant un mur.

Et puis, plus intérieurement, le sentiment de culpabilité inévitable: "Qu'ai-je fait de travers pendant la grossesse ? " Dans une telle situation, notre culpabilité, on la construit, nous dit-elle.

On est "sidéré", ce mot fort qui porte en lui la stupéfaction et la dimension cosmique des astres. Et, ne trouvant pas de sens, on fuit en avant dans l'activisme.

Les médecins, les soignants, malgré parfois leur dévouement apparent, semblent inadaptés à la situation vécue devant eux. Seuls d'autres parents rencontrés, parfois au hasard des lectures apportent comme un écho. Ainsi "Le miroir brisé" de Simone Sausse. Elle va y retrouver l'indicible désir de meurtre qui vient assaillir, le jour où tout est sombre et insensé et où la seule issue valable pour l'enfant paraît de "ne pas être".

Il est vrai que la société légalise aujourd'hui une telle décision, si le handicap grave est détecté avant le 9<sup>ème</sup> mois de grossesse. Mais après...? Après on est seul devant le problème, nous dit Marie. Et, dans le marasme provoqué par l'épreuve, inconsciemment tout s'inverse. Pour cacher le désir de voir l'enfant disparaître, on devient capataeur, on ne le confie à personne.

À cette étape du chemin, où on se focalise sur "ce qui manque", si la CF avait été là, nous dit Marie, elle n'aurait sans doute pas été supportable.

Puis il arrive avec le temps que des portes, des fenêtres s'ouvrent. Des rencontres, des formations, des lectures. C'est la formation en relation d'aide, la rencontre de la psychogénéalogie, les deux livres d'Anne-Marguerite Vexiau.

D'un côté, on doit reconnaître que les repaires sur lesquels on avait construit jusque là sont inopérants et s'écroulent. La maison est de nouveau ébranlée. Mais c'est dans cette nouvelle fragilité qu'apparaît la CF. Quel crédit apporter à cela ? On essaie. On doute. C'est le grand frère de 12 ans qui est le plus confiant et entraîne les parents: "Moi je sais qu'elle parle. On se parle."

Marie se forme en CF. Les premiers essais de Marie ne sont pas évidents. Sa main en ressort griffée. Peu à peu un dialogue va s'instaurer entre mère et fille dont témoigne clairement le comportement de Lucile pendant les séances. Il y a des validations. Papa se forme aussi en CF.

Alors, nouvelle surprise: on attend que Lucile s'exprime sur des choses concrètes, mais elle emmène ses parents sur des terrains beaucoup plus élevés auxquels ils ne s'attendent pas.

Tout cela est bien difficile à comprendre pour l'entourage, la famille, les amis. À comprendre et à accepter. Cela va trop loin. Ceux qui étaient proches prennent de la distance. Ce qu'on perçoit de Lucile ne peut être mis en relation avec les écrits dont on parle: "Si cela vous fait du bien à vous...." entend-t-on.

C'est pourtant l'identité de Lucile qui se révèle peu à peu. Cela ne fait plus de doute pour ses parents. L'objet du doute s'est même inversé. On accepte des hypothèses qu'on n'avait pas envisagées et on dit: "Qui sait ?"

Il est vrai que les textes apportent parfois des informations surprenantes. Comment Lucile peut-elle évoquer un événement survenu en Afrique, alors que son oncle y est victime d'un accident de la route dont personne n'est informé? Comment sait-elle qu'un bébé qui vient de naître a de graves problèmes respiratoires ? Est-ce elle ? Est-ce moi ? se questionne Marie.

"Qui sait ?" pourrait-on aussi répondre là encore à Marie. Il y a une dimension de mystère dans une telle relation. Et le mot "mystère" qu'on emploie aujourd'hui, lorsqu'on est devant quelque chose d'inexplicable, fut autrefois considéré comme la porte qu'on ne peut ouvrir qu'après avoir accompli un chemin ardu d'initiation. Et si le chemin que nous décrit Marie Vialard en était un pour notre époque ? Si la véritable dimension de la personne handicapée, son humanité intègre ne pouvait vraiment se révéler à notre regard qu'après un tel chemin ? Cela pourrait aussi expliquer que seuls ceux qui l'ont accompli peuvent en parler et se comprendre vraiment. Les savoirs professionnels aussi compétents et dévoués soient-ils arrivent loin derrière une telle connaissance.

C'est ainsi que j'entends encore l'ultime souhait formulé par Marie Vialard, à Yverdon ce 10 novembre dernier: "Je rêve qu'un jour on puisse accueillir un enfant handicapé avec le même bonheur qu'un autre enfant". Si la CF avait aidé à formuler un tel vœu, ce serait déjà beaucoup. Cela se révèle, en tout cas, être beaucoup plus qu'un moyen de communication.

Michel Marcadé  
Janvier 2008